

**Nicole
Avril**

**La première
alliance**

Roman

Flammarion

Extrait de la publication



Photo : G. Popovic

Nicole Avril

La première alliance

Sonia Salzères est de retour. Son père, le grand soyeux lyonnais, revit soudain. Elle a découvert le monde, connu le plaisir de quelques étreintes... Qu'importe tout cela ? Leur alliance aussitôt se ressoude, intacte, sans faille.

Seuls survivants d'une dynastie ravagée par la guerre et les haines, le père et la fille n'ont cessé de vivre une passion réciproque, jalouse et inaccomplie. Autour de ce couple ambigu, d'autres êtres tentent d'exister, de participer à leur entente ou de briser cet amour des origines. N'est-ce pas en vain ?

Les cernant tous, Lyon, belle et ombrageuse, la cité des passions tues, exacerbées.

Qu'est donc cette première alliance qui unit le père et sa fille ? Une fatalité tragique et innocente qui écrase les uns et fait courir les autres à leur propre perte ? Une prison ? Ou bien un bonheur fou ?



9 782080 648549

FF 4854

Extrait de la publication

85,00 FF

LA PREMIÈRE ALLIANCE

DU MÊME AUTEUR

LES GENS DE MISAR, roman (Albin Michel, 1972).

L'ÉTÉ DE LA SAINT-VALENTIN, roman (Jean-Jacques Pauvert, 1972).

LES REMPARTS D'ADRIEN, roman (Albin Michel, 1975).

LE JARDIN DES ABSENTS, roman (Albin Michel, 1977).

MONSIEUR DE LYON, roman (Albin Michel, 1979).

LA DISGRÂCE, roman (Albin Michel, 1981).

TAISEZ-VOUS, ELKABBACH, document. En collaboration avec Jean-Pierre Elkabbach (Flammarion, 1982).

JEANNE, roman (Flammarion, 1984).

NICOLE AVRIL

**LA PREMIÈRE
ALLIANCE**

roman

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Il a été tiré de cet ouvrage :

**TRENTE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
DES PAPETERIES D'ARCHES
DONT VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 20
ET DIX EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I A X**

**© Flammarion, 1986.
ISBN : 9782081302440
Printed in France**

A Henri Flammarion

**« Beaucoup d'hommes n'ont connu
qu'un amour : l'amour pour leur
fille; et c'est bien là tout l'amour
avec sa damnation. »**

Jacques CHARDONNE

PREMIÈRE PARTIE

Ma mère avait deux paons. Ils lui avaient été offerts par un de nos clients anglais. Très vite mon père jugea excessif l'amour que sa femme leur portait. N'avait-elle pas osé dire un jour : « Regardez-les, mon ami, mais regardez-les faire la roue. Rien ne peut leur être comparé, ni vos brocarts ni vos mousselines sculptées. Pas même ces velours au sabre que, tout au long des siècles, votre famille a imaginés. » Le lendemain, mon père nous fit servir à dîner les deux paons ocellés du Sussex.

Mon frère devait avoir cinq ans et moi sept quand, un dimanche après-midi d'octobre, mon père se rendit compte de notre existence. Il demanda soudain à sa femme : « Vos fils savent-ils nager ? » Ma mère, qui voulait nous éviter une réprimande, répondit aussitôt : « Oui, je pense, mon ami... » Mon père croyait ses fournisseurs sur parole mais, de sa femme et de ses enfants, il exigeait des preuves. Il nous ordonna de le suivre jusqu'à la rive de la Saône. Vous savez que seul notre parc sépare la maison de la rivière. Malgré le froid humide et brumeux de l'automne, il nous fit

déshabiller l'un après l'autre. Il se dévêtit à son tour et, plaquant dans notre dos ses énormes mains de Titan, il nous précipita d'un coup dans les flots. Nous ne savions pas nager et mon père nous récupéra à demi morts. Une fois sur la terre ferme, il passa son bras droit autour de ma taille, son bras gauche autour de celle de mon frère. Coincés contre ses hanches, nous recrachâmes la tête en bas toutes les eaux de la Saône. Sans prononcer un mot, il remonta jusqu'à la maison avec ses deux gargouilles pantelantes. A ma mère il dit seulement : « Vos fils ne savent pas nager. »

Antoine Salzères se tait et relève la tête. Il a quelque chose de louis-philippard dans le visage. La coulée des joues est arrêtée par des maxillaires carrés et solides. Son grand front étroit se termine chichement par une chevelure argentée et mince. Le nez n'appartient pas aux Orléans mais aux Bourbons. Le tout pourrait composer un portrait d'un autre âge, s'il n'y avait à l'évidence dans le choix des lunettes une touche de coquetterie. Deux minuscules rectangles serrés dans une monture d'écaille très claire.

– Je vous ennuie, Geneviève?

– Non, monsieur.

– Vous vous dites : M. Antoine radote, laissons-le radoter.

Quand ses lunettes glissent le long de son nez, ses yeux soudain dénudés sont très doux. La myopie et l'âge mouillent le vert de l'iris et le diluent dans les gris. Le regard se fixe, immobile et pourtant incertain. Tendresse à l'intersection de la vieillesse et de l'enfance. Le vieil homme se souvient.

Il se nomme Antoine Salzères. Il est fabricant de soieries comme l'étaient son père et avant lui le père de son père. De proche en proche, on s'achemine vers un amont qui se situe au tout début du XVIII^e siècle. Les Salzères sont gens de la Fabrique. Ils furent à plusieurs reprises échevins de la ville de Lyon et, suprême honneur, une fois, une seule – mais une seule fois suffit à la gloire d'une famille –, prévôt des marchands. Ils y gagnèrent un titre de noblesse qui se perdit avec sa particule dans les remous du XIX^e siècle.

– Vous ne répondez pas, Geneviève. Je vous ennuie.

– J'aime vous écouter.

– Comme vous êtes polie!

– Pourquoi, monsieur Salzères, n'habitez-vous plus votre maison sur les bords de la Saône? A cause des souvenirs?

– Les souvenirs ne sont pas inscrits sur les murs, mais sur ma peau. Un vrai parchemin. Et moi qui n'aime que le toucher des étoffes délicates, voilà que je me fais horreur avec ma grosse peau qui craque de toutes parts sous la pression de la mémoire. Non, Geneviève, c'est l'odeur de la charogne qui m'a amené à fuir ma maison.

L'odeur de la charogne! Il répète : l'odeur de la charogne, et, goguenard, souligne ces mots d'un rire comme s'il cherchait à conjurer par l'ironie ses anciennes peurs.

En fait, ce ne fut d'abord, du côté des caves et du cellier, qu'une espèce d'odeur de pisse, à peine plus désagréable que celle qui traîne le long des ruelles de la

Croix-Rousse ou de Saint-Georges et qui semble sourdre des murs, suinter de la pierre même. Chaque soir, après avoir laissé sa voiture sur le perron, Antoine Salzères descendait dans les sous-sols humer les relents suspects. Si un dîner le retenait à Lyon plus longtemps qu'à l'accoutumée, dès son retour il sacrifiait au rite de l'inspection, prenant bien soin de dissimuler sa conduite et son inquiétude au personnel de maison.

Il y a un chat, se disait-il en parcourant les couloirs. Il y a un chat. Pourtant, il avait beau ouvrir et refermer les portes, surveiller toutes les issues, l'animal était introuvable. Plus l'odeur devenait insistante, plus l'absence pesait sur ces lieux obscurs où Antoine Salzères allait et venait en secret. Au hasard de ses pérégrinations nocturnes, il s'asseyait parfois sur un tabouret bancal et ouvrait une malle-cabine où une grand-mère, un grand-oncle peut-être – il ne savait plus – avait enfoui des liasses de photos, des lambeaux d'étoffes. Panne de velours et soie tussah. Il refermait aussitôt, gêné comme s'il avait surpris une conversation, une étreinte. Il était un voyeur dans son propre passé, dans sa propre maison. Puis il y avait cette puanteur qui pouvait tout corrompre, tout détruire.

Des vapeurs délétères... Autrefois, ces mots-là dont il ne connaissait pas vraiment la signification le déconcertaient. Aujourd'hui, il était bien placé pour en apprécier le sens. Les vapeurs délétères avaient envahi le sous-sol de sa belle maison. Les murs étaient solides. Ils abritaient des trésors. Tout autour, les pelouses étaient parfaitement tondues et les arbres émondés. En contrebas, la Saône avait assagi son cours. Pourtant cette

ordonnance parfaite que seules les guerres avaient bousculée semblait soudain menacée. Une odeur, une simple odeur, mais une odeur délétère.

Bientôt la puanteur fut telle que les narines les moins délicates en furent incommodées et qu'à sa grande honte Antoine Salzères dut se rendre à l'évidence : la maisonnée était en alerte. Il prit donc à regret la décision d'afficher son déshonneur. Ameutant le jardinier, la cuisinière et le maître d'hôtel, il organisa une véritable battue. Puisque les caves n'offraient d'autres indices que leur pestilence, ils fouillèrent les talus et les plates-bandes.

Derrière un tulipier de Chine, ils découvrirent un soupirail dont le grillage rouillé s'était détaché du mur de la maison et était tombé sur le sol. Près de cette ouverture, ils flairèrent, quoique affaiblis, les mêmes relents nauséux que dans les caves. La piste était bonne. Le soupirail donnait accès à un conduit d'aération. Le corps arc-bouté au mur et le bras armé d'une tige métallique et crochue, le jardinier fouilla à l'aveuglette le conduit. Tous se taisaient. L'attente, tout autant que l'odeur, les faisait retenir leur souffle. Enfin le jardinier sentit quelque chose. « C'est mou », dit-il en tirant à lui avec précaution le butin dont l'odeur devenait insupportable. Quand il aperçut ce qu'il ramenait au bout de la tige métallique, il ne put s'empêcher de pousser un cri. « Comme dans les cimetières », s'écria-t-il dans une grimace.

Antoine Salzères n'avait pas eu tort. Il s'agissait bien d'un chat, ou plutôt de ce qui avait été un chat. L'animal s'en était allé crever au fond de la galerie

souterraine et il pourrissait en dégageant une insoutenable puanteur. Avec dégoût, le jardinier tira encore à lui la dépouille qui se déchira d'un coup, libérant à profusion des entrailles baveuses et verdâtres, gonflées d'une multitude de gros vers blancs. Le maître de maison donna l'ordre à la cuisinière, sur le point de s'évanouir, d'aller chercher des sacs-poubelles. Soulagée, elle cingla vers l'office avant même qu'il eût terminé sa phrase.

La charogne était animée d'une étrange vie intestine. Ça bougeait, ça grouillait, ça tremblotait. Antoine Salzères regardait, fasciné, cette ordure, cette chose maléfique qui n'avait plus de nom et qui exhalait une fétidité extrême. Il lui semblait qu'elle avait déjà eu le temps de contaminer la demeure entière, que le mal avait cheminé en secret, de pierre en pierre, de galerie en galerie, qu'il aurait beau l'extirper, l'enfermer sous quatre ou cinq épaisseurs de sac et jeter de l'acide à pleins seaux dans le maudit conduit, la pestilence resterait à tout jamais présente dans les fondations mêmes de la bâtisse.

Encore heureux qu'il fût interdit depuis longtemps déjà de se faire ensevelir dans le parc ou dans le dédale de quelque galerie, avait pensé Antoine Salzères, sinon ne risquerait-on pas à chaque instant de sentir se décomposer ses ancêtres, son passé et jusqu'à sa mémoire? Pour la première fois, sa solitude lui pesait et il éprouvait le besoin de fuir cette maison que sa famille avait toujours habitée. Trop de pensées morbides l'obsédaient ces derniers mois. Il revoyait les oiseaux morts qu'à plusieurs reprises il avait trouvés au petit matin

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 1986
N° d'édition : 10854 - N° d'impression : 4191